

la première et venait embrasser son mari. Son petit mari chéri, comme elle disait en minaudant. Son défaut dominant était la jalousie ; elle n'aimait pas que son mari sortît seul, surtout le soir, et aurait voulu lire toutes les lettres qu'il recevait. C'était chez elle une manie. Mais César Demers tenait bon et défendait obstinément son indépendance, se refusant toujours à dire d'où il venait et prétendant rester maître de sa correspondance.

Cette opposition de caractère rendait parfois le ménage orageux, mais nul ne pouvait dire que M. et Mme Demers faisaient mauvais ménage.

Considérés par les fournisseurs qui n'avaient pas besoin de présenter leurs notes deux fois, on pouvait facilement conclure qu'ils étaient riches. Du reste, jamais les domestiques n'avaient entendu soulever la question d'argent entre les deux époux.

En somme M. et Mme Demers paraissaient s'adorer et s'adoraient réellement, mais la vie commune n'était pas sans difficultés.

Ils voyaient peu de monde, et la plupart des personnes qui fréquentaient la maison étaient de la famille ou des amis de César. Les parents de Madame, qui se bornaient à sa mère et à une vieille tante, ne venaient jamais à la maison.

Cela tenait aux circonstances qui avaient entouré le mariage de César Demers et de Léonore Beauchamp.

Mme Vve Beauchamp, la mère de notre héroïne, était une riche propriétaire de Montréal. Léonore était son unique enfant. C'est à la campagne, chez des amis honorables qu'ils avaient rencontré César Demers. César était lui-même de bonne famille, mais le peu de bien qu'il tenait de ses parents défunts avait été plus ou moins follement dissipé dans des voyages à travers l'ancien et le nouveau monde. On ne savait rien de fâcheux sur son compte, si ce n'est qu'il était sans argent et sans position.